

Or, Chapleau dut partir en exil, ce qui détruisit le plan du délateur. En plus, il se trouva sans parti. Alors le mouvement de conversion se fit rapidement et il entra dans le parti libéral sans, on le sais, y être invité.

Nous tenons à être bien compris : quelque tortueux qu'ait été le chemin suivi par M. Tarte pour arriver au parti libéral, cela n'a rien à faire avec ses agissements dans ce parti.

Bien plus : il a payé son droit d'entrée par un travail admirable d'activité et d'habileté. Pendant que, dans cette province, la plupart des chefs rouges vaquaient à leurs affaires et se désintéressaient de tout, lui parcourait le pays, organisait des clubs, multipliait les théories d'attaque, enseignait les bons vieux trucs bleus, donnait à la question des écoles une tournure inattendue et perfide. Mais qui plus est, du Laurier froid, abstrait, quelque peu mythologique, il faisait un Laurier plus communicatif, moins guindé et ne craignant plus la grivoiserie politique. Il passait la lime sur ses scrupules, lui enseignait qu'en temps de guerre de ce genre, la parole donnée a des racines toutes théoriques, que l'on peut promettre blanc à l'est et noir à l'ouest et, qu'en somme, la restriction mentale est autant l'apanage des chefs de partis que des Jésuites. Bref, il métamorphosa Wilfrid Laurier en John A. Macdonald.

C'est du travail, tout cela, et le reste donc . . . Pas n'est besoin d'y revenir. Il suffira de reconnaître que la victoire lui a été due en grande partie. Mais . . .

Mais, parce qu'on a réussi à remettre son voisin en possession de son domaine, il

ne s'ensuit pas que l'on ait droit, dès le premier jour, de s'y installer en maître.

Mais il ne faut pas, du jour au lendemain, par son exemple personnel, réduire toute la politique d'un grand parti, à une vulgaire question de patronage.

Mais il ne faut pas que, tout méritant qu'ait été l'ouvrier de la onzième heure, celui-ci prenne la part de ceux qui travaillaient dès l'aube.

Mais il ne faut pas élever le népotisme à la hauteur d'une constitution, tout vibrant qu'on ait la fibre paternelle.

Mais il ne faut pas que les siens écla-boussent au passage les autres artisans de la commune victoire.

Mais il ne faut pas que fatalement, sous chaque transaction administrative que l'on a dirigée, apparaissent un job ou quelque chose d'à-peu-près.

Mais il ne faut pas encanailler le Chef, l'insensibiliser, le reléguer dans la niche et pontifier soi-même.

Nous avons trop de fois récité, dans ces colonnes, la longue litanie des griefs des vrais libéraux pour qu'il soit nécessaire d'y revenir.

Laurier n'a pas apporté remède. Pourquoi ? Son ministre le tient-il ? En a-t-il peur ? Ou, encore, craint-il de se montrer ingrat ? Supposons, charitablement, que cette dernière raison est la bonne, est-elle valable ? Doit-on préférer un individu au parti ? Le chef a pourtant eu, en ces temps assez récents, un exemple qu'il pouvait suivre sans démeriter.

M. Tarte a-t-il plus fait pour Laurier et pour le parti libéral que Bismarck pour la dynastie des Hohenzollern et pour l'Allemagne ? Et, cependant, quand le Chancelier de fer est devenu un embarras, un danger, il a été renvoyé, tout en recevant